

# Visiteurs de guerre

Nos « visiteurs de guerre », ce sont ces hommes qui dans les années 1940 ont séjourné à Cornillon, sans l'avoir vraiment choisi : réfugiés, fugitifs, prisonniers... Certains de ces parcours individuels ont débouché sur de belles histoires d'amitié.

Les premiers arrivés venaient d'Alsace-Lorraine, à partir de l'été 1940. Pour eux, cela avait commencé en septembre 1939 par un ordre d'évacuation des régions proches de la ligne Maginot, venant du gouvernement français. Une partie des évacués étaient rentrés chez eux après la défaite de mai-juin 40. Mais l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne s'était accompagnée d'expulsions à grande échelle, pour tous ceux que le nouveau pouvoir qualifiait d'« indésirables ». Au total, de l'ordre de deux cent mille hommes, femmes et enfants ont été dirigés vers les départements de la zone non occupée, en particulier l'Isère. Ils n'ont pas tardé à s'organiser, créant des bureaux de secours, des associations de solidarité, et des journaux.

L'« Écho des Réfugiés », se présente comme un « Organe d'entraide des Alsaciens et des Lorrains ». Vous en voyez le tout premier numéro, daté du 2 mars 1941. On y lit : « Cet arrachement brutal du lieu natal s'aggrave souvent chez nos compatriotes de la séparation de parents, d'amis, de connaissances. Le mal du pays, l'isolement assombrissent notre horizon. L'Écho des réfugiés s'efforcera d'apporter un peu de lumière, un peu d'atmosphère du pays dans les centres d'hébergement. »



L'atmosphère du pays, certes ; mais avant tout il fallait songer à se nourrir. Les allocations étaient insuffisantes, et certains n'en bénéficiaient pas. Les associations d'entraide faisaient de leur mieux pour trouver du travail à leurs compatriotes. À Grenoble, un « Groupement départemental des réfugiés des zones interdites » avait été créé. Lorsqu'il tient son assemblée générale, le 10 mai 41, son responsable indique le nombre des réfugiés dans l'Isère : 8670 dont 6445 secourus. Comment faire ? Les deux millions de prisonniers partis en Allemagne ont laissé de nombreuses places vacantes. L'agriculture en particulier, manque de bras. Le 20 septembre, l'Écho des Réfugiés publie une petite annonce :

« On demande dans l'Isère une famille pour diriger une ferme importante de 60 ha. dont 15 de pâturages, une douzaine de vaches, 4 chevaux et des moutons. S'adresser : Groupement Réfugiés Lorrains, 9 rue de la Liberté, Grenoble. »

À Cornillon, pas moins de sept soldats étaient prisonniers : des hommes jeunes, dont la force de travail manquait aux exploitations de la commune. Ils sont remplacés par des réfugiés alsaciens ou lorrains. La famille Gay, dont le fils Edmond était prisonnier, accueillait un réfugié prénommé Marc, originaire de Mirecourt, dans les Vosges.



Les Italiens, arrivés en novembre 1942, n'ont pas laissé de souvenir d'occupation dans la commune. On les voyait surtout à Grenoble, où le couvre-chef des « Alpini » avait inspiré à certains un slogan un tantinet irrévérencieux. « Ils arrivent en vainqueurs, la plume au chapeau; ils repartiront en vaincus, la plume au ...! »

Irrévérencieux mais prophétique : après la défaite des troupes de Mussolini, les Italiens sont remplacés par les Allemands, qui arrivent à Grenoble en septembre 43. Leur politique de répression engendre une peur durable, même dans les villages comme Cornillon où ils n'ont pratiquement pas mis les pieds. Josette Cesmat se souvient :

« Pendant la guerre, nous avons organisé un bal dans la cour de la remise Froment à Oriol. Marcel jouait de l'accordéon, et nous dansions avec nos galoches et nos épaisses semelles de bois. Tout à coup un bruit de camion sur la route de Mens au-dessus du village : « les Allemands ! ». Aussitôt, tout le monde file se cacher de l'autre côté du pont. Ce n'était qu'un paysan avec son tracteur... »

Comme beaucoup, les jeunes du village n'avaient pas répondu à l'appel du STO (Service du Travail Obligatoire). Édouard Fluchaire raconte :

« Beaucoup de jeunes invités à visiter les camps de travail de l'Europe nazie ont préféré trouver, chez des amis ou la famille à la campagne, des conditions plus calmes et une nourriture plus sûre. [...] La vie continue, on récolte, on travaille au bois, on attend l'avenir, jusqu'à ce matin d'août où on se réveille au cri « les Boches sont au pont de Brion ». Branle-bas de combat et on se retrouve avec armes et bagages dans le ravin derrière le cimetière Bonniot d'où on pourra, sous les ombres, gagner la forêt voisine où le bivouac dura trois jours. De là, on observe à la jumelle ce qui se passe et on voit se détacher de la colonne un Alpingger, fusil en bandoulière, qui, à vélo visite les trois fermes du bas du village avant de retrouver un peu plus tard son unité. Ceux qui l'ont vu l'ont trouvé un peu craintif, presque apeuré mais bien jeune avec sa tête « de boche ». »





Il n'y avait pas que les jeunes du village : sur cette photo de juin 44, Marcel Cesmat et son père encadrent un jeune homme en chemise blanche : il s'appelait Jacques. C'était un cousin de Paris, venu à Cornillon pour échapper aux rafles. Il n'y a jamais eu de dénonciation. Pourtant le cousin entraînait Marcel, qui n'avait que 16 ans, dans des jeux dangereux.

Une nuit, les deux compères étaient allés graver une croix de Lorraine sur la boîte aux lettres de Cornillon, fixée au mur du domaine, à côté de la chapelle. Vous la voyez cette croix : elle y était encore il n'y a pas si longtemps. Certains n'appréciaient pas la provocation, et surtout pas le facteur, qui avait vite deviné qui étaient les coupables. Et de foncer aussitôt à la ferme du père Cesmat, qui ne pouvait pas faire moins que de sévir. Marcel raconte :



« Mon père me dit : « Tu vas descendre tout de suite au petit Oriol, et tu vas demander pardon au maire ! » C'était au mois d'août il faisait une chaleur épouvantable. Je me revois encore à genoux devant le maire : « pardon monsieur le maire ! ». – « Allez, venez boire un coup ». Non, pas, le père n'allait pas me laisser m'en tirer comme ça : deux coups de pieds dans le derrière, et nous voilà repartis. »

C'était peu avant la fin du cauchemar : quelques jours plus tard, les Américains arrivaient. Mais le village n'en avait pas fini avec ses visiteurs.



Les réfugiés d'Alsace-Lorraine étant rentrés chez eux, des prisonniers allemands ont pris leur place comme ouvriers agricoles dans les fermes. Celui de la famille Froment s'appelait Franz Schreyer.

Il était artiste : il a laissé en partant deux tableaux champêtres, peints avec beaucoup de finesse, qu'il a signés de son nom. Les tableaux sont toujours accrochés au mur : son souvenir est resté avec eux.



De 45 à 49, la ferme d'Auguste Martin à Villard-Julien a aussi employé un prisonnier allemand comme ouvrier agricole. Il s'appelait Gunther Lutzer. Il était sympathique, serviable, travailleur, gentil avec les enfants, et le père Martin veillait à ce qu'il soit bien traité. Des liens d'amitié se sont tissés. À la fin de son séjour, Gunther est retourné chez lui, en promettant de revenir bientôt. Oui mais voilà : chez lui, c'était devenu l'Allemagne de l'Est. Après la construction du mur de Berlin, il n'était plus question de voyage en France, même pour revoir des amis.

Pendant quarante ans, Gunther a écrit très régulièrement à la famille Martin des lettres affectueuses, qu'Auguste se faisait traduire avant d'y répondre ponctuellement. Peu après la chute du mur, à l'été 1990, deux touristes allemands se sont présentés à Villard-Julien en demandant à rencontrer la famille Martin : le fils et le petit-fils avaient tenu à visiter l'endroit dont Gunther parlait si souvent, et où il avait laissé de si merveilleux souvenirs.

Belle histoire, vous ne trouvez pas ?